

STELLA TANAGRA

SEXE CITE

IS EDITION

© 2015 – IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal
13003 MARSEILLE
www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-088-8
ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-089-5

Collection « Jardins secrets »

Illustration de couverture : Dominique Liegey

**Retrouvez toutes nos actualités
sur les réseaux sociaux :**

www.facebook.com/isedition
www.twitter.com/is_edition
www.google.com/+is-edition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

STELLA TANAGRA

SEXE CITE

ISEDITION

Table des matières de l'extrait

Prologue : Les Héros tiquent.....	6
Mort sûre.....	7
La sexualité est ailleurs.....	9
Quand l'ébat capote germe la vie.....	11
Frikitona.....	14
Arcane amant.....	17
Coup de gueule.....	23
Une plastique de rêve.....	26
Sommeille en eux ce qui m'éveille à moi.....	30

Hymne à ceux qui butinent libres.....	34
Le refuge.....	38
Épilogue : Peau cédée.....	42
Fin de l'extrait.....	43
À propos de l'auteur.....	44
Dans la même collection.....	46

Prologue :
Les Héros tiquent

[...]

Mort sûre

J'y vais avec Silly, ma grosse copine. Cet énième échec cuisant à ce foutu permis de conduire me rend dépendante de Silly pour me rendre à cette ennuyeuse soirée, qui du moins contribuera à me changer les idées pendant quelques heures. Si seulement cet examinateur s'était laissé tripoter, je n'en serais pas là. En me projetant dans une autre vie comme les ados raffolent de le faire, mon pire cauchemar aurait été de naître dans les années cinquante. Être démunie d'un compte en banque ou autres futilités comme le droit de vote ou la pilule aurait fait de ma vie intellectuelle et sexuelle un véritable désastre. Cependant qu'aurais-je aimé passer mon permis dans les années soixante avec moitié moins de voitures, de lois en la matière, de rigueur sur la route. Anesthésiée par cette défaite, je ne souhaite pas m'avouer que je vais rester coincée chez des inconnus, piétonne que je suis avec mon alcoolo nympho de grosse copine, qui, quoi qu'elle fasse, ne sera pas en état de me raccompagner. Enfin qu'importe, en cette soirée sous le signe de l'oubli, je me laisse le droit de perdre ma conscience et toutes les notions pouvant me ramener à la réalité. Ce qu'il adviendra de moi chez ces étrangers, tant que ça me permet d'omettre cet examinateur que je n'ai pas réussi à corrompre, sera bon à prendre... Bref, congelées dans la vieille R5 de Silly,

j'ai mis ma robe en coton beige et au col roulé très *seventies*, cintrée sur les hanches et moulante jusqu'aux genoux. Il me faut au moins ça pour souligner mes fluettes formes mais pourtant existantes. Avec cette robe qui couvre les points stratégiques tout en les laissant deviner, je me sens féminine. Nous voici maintenant à une quinzaine de kilomètres de chez moi, sur une départementale charmante mais à des lieux du reste de la civilisation. En tant que piétonne résignée, je me suis emprisonnée toute seule dans cette situation sans voie de secours.

[...]

La sexualité est ailleurs

Alaric est ma seule famille, je lui voue toute ma fidélité et réciproquement. Que dis-je ? Bien plus que ma famille, il est mon frère, mon meilleur pote, mon confident, mon exemple et mon repère. Il est l'homme en qui je me reconnais et me projette comme si nous n'étions qu'un. Si je n'ai pas les mots, il possède les actes et lorsqu'il s'entête de questions, je trouve les réponses. Du genre à nous égarer dans notre idéalisme conjoint, épris de violence et d'insatisfaction, me refléter en lui me permet de retrouver le sens basique des choses m'arrachant à toutes déviances autodestructrices. Il a le sens auquel je donne l'écho. Il perçoit la résonance de mes envies vibrer au fond de ses propres tripes. Alaric coule dans mes veines, indispensable morceau de vie qui me constitue. Je suis lié à lui comme un malade peut dépendre de sa perfusion. Mon cerveau perdrait toutes ses capacités si Alaric n'était pas ma colonne vertébrale. Quelque chose aimante son crâne au mien, indubitable fatalité qui fait de nous une unité, Alaric et moi : Médéric.

Alors, quand nous avons quitté le foyer à nos dix-huit ans réciproques, nous avons intégré l'internat de l'École de police nationale sans hésitation. Que pouvions-nous faire d'autre de nos vies ? Dix-huit ans de foyer formatent un cerveau comme

celui d'un chien n'ayant connu que le chenil. Quand bien même ce destin puisse susciter toutes les pitiés, c'est notre normalité. Nous ne nous imaginions pas vivre autrement, ailleurs, sans des confrères semblables à notre espèce. Pour les deux bâtards que nous étions, le chemin était tout tracé. En sortant de notre seule demeure familiale qu'était ce foyer, jetés par nos éducateurs, en guise de pseudos parents adoptifs, nous avons eu l'impression de vivre une seconde fois l'abandon que nous avaient fait subir nos géniteurs à la naissance. Mon jumeau et moi avons donc suivi le chemin qui s'esquissait spontanément devant nous. Impulser le maximum de haine dans un environnement de chaos, découlait comme une évidence de notre nature forcée. La police, milieu de mal-aimés en France, correspondait bien à notre statut de rebuts de la société, sous l'emprise d'une rage facile et d'une agressivité gratuite autant que faire se peut. Je n'aime pas les femelles et parle en nos deux noms. La police est un véritable sac à foutre, sorte de baisodrome géant. Nous y avons vécu tête baissée nos expériences du mal et du bien, du respect et du mépris, de la misogynie et de la dépendance sexuelle, de la responsabilité et de l'excès, de la haine et du secours. Cette vocation, ou bien tare, chasse chaque policier dans les bas-fonds de l'humanité en ce qu'elle a de plus immoral, par la vue quotidienne de ce que l'homme peut produire de plus pourri. S'il y a bien quelque chose que nous ne gardions pas dans nos cœurs, c'est la paix...

[...]

Quand l'ébat capote germe la vie

Je n'y ai pas cru tout de suite. D'ailleurs j'ai même laissé des mois éclore et agoniser, clope sur clope et *shot* sur *shot* avant de réaliser. Puis un matin, désireuse de m'épiler, lorsque j'ai vu mon sexe disparaître, j'ai bien compris qu'une nouvelle vie allait naître au détriment de mes vingt-sept années de vie, dont au moins dix consacrées à la biture et aux orgies. « Free », cette fameuse chanson où la diva s'égosille à prétendre « You're free, do what you want to do »¹, perdait tout son sens au fur et à mesure qu'elle retentissait dans le poste de radio de ma salle de bain. D'un tour fébrile sur moi-même, je fus alourdie par une sentence irrévocable ou un poids inconnu qui me pesait : la glace me dévisageait. Elle, qui m'avait vue en jarretières de dentelle et bustiers affriolants taille triple XS me vanter d'avoir troqué mon argent contre des centimètres carrés de satin, jouit désormais de me dessiner les bouts de chairs boudinés et dégoulinants dans ma lingerie de libertine assumée. Ce reflet qui m'avait vue copuler avec le voisin d'en face, si ce n'était pas son frère ou les deux en même temps, salive de ce corps déformé qui perd son attraction nombriliste sur la gente

1. « Tu es libre, fais ce que tu as envie de faire ».

masculine. Ce miroitement qui m'avait jalosée quand, le fût de bière terminé, aucune forme de graisse – même extraterrestre – n'apparaissait sur mes hanches, se tortille maintenant de voir, chaque jour passant, mon corps s'éloigner de l'être longiligne qu'il était. Croyez bien qu'en ce nouveau jour, ma glace prend sa revanche là où je préfère encore me croire en pleine fête foraine, devenant le monstre du train fantôme qui s'apeure de lui-même et davantage encore en voyant son double dans les miroirs déformants. Ma tête cernée s'écoeure de voir mes seins qui redonnent à la vache un sentiment d'humanité. Mon bide, prêt à s'éventrer, et mon pubis étirant mon petit jardin secret en champs anarchique m'aliènent.

Cela faisait quelques mois que je ne voulais plus me voir jusqu'à ce que l'évidence ne me laisse plus le choix de l'ignorance. Plus jamais je ne pourrais sortir de chez moi à la vavite, en mettant n'importe quelle petite robe sur le dos pour faire valser tous les regards dès que mon pied foule le trottoir citadin, telle une piste de danse.

Tombant la tête en avant pour affronter le démon en face, je vois mes seins redoubler et s'écraser sur mon ventre, lui-même ne sachant plus se faire assez discret pour que j'aperçoive mon sexe. Pleine de sarcasmes envers moi-même, une phrase clignote dans ma tête comme les lettrages luminescents des *sexshops* : *Tu n'as plus de sexe au sens propre comme au figuré.* Mon corps ne m'appartient plus, je suis victime d'une irréversible mutation dont je ne contrôle pas l'issue. Je préfère fermer les yeux, oublier. Je m'invente une minerve imaginaire qui m'oblige à voir uniquement devant moi comme si je vivais dans mes globes oculaires et plus jamais dans mon corps. Je me préfère paire d'yeux sur pattes plutôt que baleine en devenir. Les miroirs de chaque parcelle de mon appartement au cachet narcissique sont dès lors drapés de blanc pur mais pas innocent, par mes soins. Quand les nausées se font quotidiennes, que j'élis domicile dans mes waters, je m'efforce à rire de mes cuites adolescentes pour ne pas me rendre à l'évidence. Puis, je réalise

que ces gonflements ne sont pas un hommage à Elvis, que ces chaleurs sont loin d'annoncer ma ménopause et que ces douleurs mammaires ne sont aucunement le signe de l'arrivée de mes menstruations, qui me manquent terriblement. Mon mensonge violé m'arrache au déni. Je sors d'ici avant d'étouffer, enfilant à la hâte mon gros pull au col roulé sous les yeux et s'étendant jusqu'en bas des fesses. Mes œillères deviennent bien sélectives quand mon regard a l'impression de n'apercevoir dans tout ce brouhaha urbain, que des vitrines de mariage, des poussettes ambulantes et des « papas gâteau » au coin de chaque rue.

Ma vie de nymphe incorrigible étouffée dans l'œuf, comment faire le deuil ? Mort-nées mes envies de *gangbang* sur les plages nudistes, je me lamente de ce temps révolu sous les traits du X. À trop dénier l'évidence ces mois durant, je ne me suis pas laissée le temps de stopper ce processus ragoûtant. Cinq mois passés, je ne peux plus m'avorter de cette vie de pisse agrémentée d'excréments ramollis au glamour inconnu. Au fur et à mesure de mes nausées nocturnes, je ne sais plus différencier le cauchemar de la réalité. Lorsque je pense à mon pauvre sexe qui va se lacérer juste pour afférer la sortie de ce « mic-mac » de chair, d'os, de sang et cambouis de liquide amniotique, je n'ose plus respirer. Quand bien même ne faire qu'un entre anus et vagin est sûrement le fantasme de nombreuses femmes, me transformer en bouillie humaine ne m'intéresse pas. Mes maux de cœur s'amplifient et je vois, à mesure que mon bide enfle maladivement, ma peau s'éclater de part en part, complètement charcutée. J'imagine déjà ma chair distendue laisser à mon apparence les cicatrices d'une guerre perdue d'avance. On appelle ça « déni de grossesse » et ça me fait une belle jambe, ainsi qu'un gros cul...

[...]

Frikitona²

Au fond du ventre, bien imbriqué entre mon squelette et mes organes, s'embrasent mes élans vulcanisés. Tout grésille dans mon âme sans que je ne puisse retenir l'incendie imminent. Je voudrais secouer mes hanches où réside cette haine, animer mon bassin où germent et pourrissent mes rêves. Comme si j'attendais depuis dix-huit ans de m'en libérer, de crier et de délivrer tout ce qui tord mon ventre.

Il est question de bousculer ce corps immobile et malade, comme pour réveiller mes idées sous camisole depuis trop longtemps. Je veux remuer ma poitrine pour que s'envole ce qui étouffe ma respiration. Je veux faire virevolter mes fesses pour mieux balancer mes problèmes. Je veux rendre vie à mon anatomie qui s'enchaîne, se censure et se retient quand elle bout, voudrait exprimer ses émois. Ainsi donc, de mes cheveux, balayer sauvagement les mauvaises ondes et retrouver mes essences bestiales. Pour une fois, être vraie, ne plus rien contrôler, être aux sources de moi. Me laisser m'aimer, me laisser m'évaporer de cette prison qu'est ce bout de chair lacéré.

2. Qualificatif d'une femme attrayante et sensuelle dans le langage hispanique.

Il me faut enfin rythmer mes envies, ne plus me taire, m'exprimer par mon corps, si les mots ne daignent toujours pas sortir de ma bouche. Cadencer mes impulsions aux battements de mon cœur et ainsi fracasser la glace qui l'entoure. Puis, me sentir vibrer, en pleurer tellement j'attends de me faire exister. Mais plus jamais tétanisée ; et si je dois trembler, ce sera de joie et de tout mon être, sans retenue et à la vue de tous. Dès lors, craquer peau contre os et déboîter mes reins comme je rêverais de désarticuler toutes ces idées préconçues. Je veux qu'on m'écoute, mon corps brisé a tout à espérer car tant d'énergie attend de s'en dégager puis, de s'échapper. Je cherche à donner le mal de mer, voire le vertige à ceux qui regarderont bouger mon anatomie, décomposée en mouvements saccadés.

Au fond du ventre, tripes et libido souhaitent s'extirper. Je veux m'exorciser, me déposséder de toutes ces blessures secrètes. Je ferai frémir la peur en haut de mes cuisses brûlantes, caresserai mes cambrures sanglantes, serrerai fort mes épaules sanglotantes et berceraï ma tête bouillante. Tous concentrés autour de mon ventre en secousses, rien qu'un instant, être le nombril volcanique du monde. Si en bousculant ce corps nécrosé s'envolait la poussière qui a élu domicile en ses parois, enfin je serais la Frikitona qui s'ennuie de moi, espérant sortir de là. De songes en songes, ma sexualité avait tout de virtuel et crevait de solitude.

Anesthésié, il s'était résolu à se déconnecter de son cerveau boursoufflé de réflexions et questionnements incessants. J'en oubliais de le faire vivre. De gestes impatients en tensions contrôlées, le lâcher prise n'avait pas son endroit en moi. Regardant mon *sex toy* vibrer, j'attendais que mon corps en fasse autant. Tout ce temps à digérer mes démons et à taire mes peurs remplissait mon corps débordant. Un besoin de le désengorger me trottait dans l'esprit sans que le lien ne puisse s'établir avec cette chose frigide et dure qu'était ce méli-mélo de viande et d'os qui me compose. Je savais profondément que, quelque part dans les kilos qui me constituent, ma motricité

rouillée était en contradiction avec la Frikitona qui m'habitait. Encore muette, elle stagnait à l'état de fœtus mal-formé, l'instinct et l'intestin rythmant son sang jusqu'à son cœur. Il fallait que ça sorte, dévider l'infection qui me tétanisait. Paralysée de la tête aux pieds, je cachais Frikitona, car la laisser s'accoucher, c'était lâcher dans la foule une tempête incontrôlable. Dix-huit années de rumination d'insultes et de mastication de mésestime prédisaient tonnerre et colère si elle quittait ma tête pour s'emparer de mon corps. Comment la faire sortir ? Elle remonte dans ma trachée ; bientôt j'étoufferai. La nécessité de vomir Frikitona avant de mourir d'une fausse-couche tonne et détonne dans ma tête.

[...]

Arcane amant

Dieu que ce lit est confortable. Je m'y sens comme en apesanteur, tout est soyeux et se module à ma chair, sans que je n'ai le moindre effort à fournir. Mes yeux peinent à s'ouvrir : c'est si bon d'être profondément et lentement sorti du sommeil ! Quel est ce son en sourdine, qui me donne l'impression d'écouter de la techno la tête engloutie au fond de ma baignoire ? Une main se saisit de mon pubis, les doigts entre mes cuisses, d'un geste furtif, je sursaute ! J'ai l'impression de chuter du haut des nuages où me captivaient mille rêves de soie, de bulles et de mousses abondantes pour retomber comme un poids mort, sous l'effet de cette onde de choc. La chute vertigineuse enfonce mon cœur au fond de ma cage thoracique et étrangle mon souffle prisonnier de ma gorge. Je ne suis pas dans mon lit mais bel et bien en sous-vêtements sur un canapé miteux qui m'est inconnu. Je percute, vois encore trouble, comme si tout était moelleux et mouvant. Une lumière tamisée rend sépia l'endroit étrié où je me trouve. Que fais-je dans cette sorte de vieille chambre de bonne haussmannienne, qui aurait d'ailleurs pu se transformer en boudoir satiné très glamour dans d'autres circonstances ?

— Salut toi, dit une tête ébouriffée qui se penche vers moi. Mojito, Tequila paf, Gin tonic, tu as l'air de bien aimer tous ces mélanges ?!

— Hum ??? gémit ma voix encore assoupie.

Mon cerveau me rappelle un brouillon géant d'arithmétique que j'avais gribouillé lors du dernier DST³. Je ne sais plus par où le lire, ni comment le comprendre ; de quoi m'inquiéter. Sur qui m'appuyer ?

— Fraîches et pures petites cuisses dis-moi...

— J'ai soif, émis-je sans comprendre ce qu'il me baragouine.

Il part dans la kitchenette chercher de quoi me rafraîchir, j'imagine, tandis que je m'assoie péniblement sur le sofa, là où les poussières se répandent animées par mes gestes, comme courbaturées après un marathon. Remontons le temps. Si je suis ici en culotte Snoopy, quel parcours de circonstances ai-je bien pu suivre pour en arriver à un tel résultat ? L'horloge indique deux heures, du matin je suppose. Beaucoup de bruit dehors, peut-être bien un vendredi, sortie de boîtes de nuit. Oui c'est ça, après le bahut ! Navy et la bande, on a pris la caisse du grand frère de Rim pour aller au Studio Chip, cette boîte ringarde mais néanmoins rigolote si l'on est capable de prendre au second degré son côté kitch.

Il se pose devant moi dans un fauteuil de bureau à roulettes et me fait glisser le long de la table basse le verre, d'un geste bourru qui en dit long sur le personnage. J'ai hâte de sortir de ce mauvais rêve, je n'ai pas du tout envie de prendre mes responsabilités dans cette situation incongrue. J'aimerais que ma mère vienne me chercher et me couche dans mon lit tout en humant son odeur si rassurante. Je n'ai plus aucune notion des secondes qui ont l'air de s'écouler mollement, comme si la

3. Devoir Sur Table.

pendule fondait et dégoulinait le long de ce mur aux papiers peints décollés et jaunis. L'endroit est suffocant et nonchalant, mais je ne m'étonne pas d'y être, incapable de réaliser la teneur de la situation.

— Allez bois ! dit-il en m'indiquant d'un mouvement brusque le verre.

Il n'a pas l'air pressé celui-la. Il me regarde, perché sur son fauteuil, se tortillant de droite à gauche grâce aux roulettes. Un peu stressé, on dirait. Depuis tout à l'heure, il semble fumer la même clope, signe qu'il a dû en fait les allumer et se les griller sans trêve. Je profite de l'instant, la bouche pâteuse et le regard nébuleux, pour essayer de reconnaître ce type. La honte, c'est peut-être un pote mais je suis infoutue de le démasquer. Son visage est fatigué par la vie, ses cheveux se transforment en *dreads*, sa barbe rasée sans cohérence est éparse voire hirsute. Faute de goût terrible, quand on ne lave pas ses fringues, il vaut mieux éviter le blanc. Son vieux marcel blanchâtre est pourri de trous de cendres incandescentes et de tâches de café. Très sec mais musclé, genre escaladeur à ses heures perdues, ses veines apparentes dessinent le contour de ses avants-bras musclés, tel un personnage de manga prêt à laisser jaillir sa haine. Pieds nus, vieux jean du style « celui que je ne porte qu'à la maison ! », je lui donnerais environ trente ans, mais enfin qu'en sais-je ?

— Ça ne te réussit pas les virées nocturnes, ose-t-il se targuer de me dire, fier de me faire la morale alors qu'il pue la clope et l'alcool digéré, prêt à être vomi.

— Merci de m'avoir récupérée. Où d'ailleurs ? dis-je, naïve que je suis.

— Hum... Pas loin, gronde-t-il dans sa barbe, en hochant la tête tout en restant concentré sur son entreprise de confection de clopes roulées, qu'il accumule sur la table basse.

— Ah...

Engourdie, je n'entreprends sûrement pas les discussions que je devrais, ni les réactions qu'il faudrait. J'en prends conscience sans savoir pour autant l'attitude à adopter dans cette situation surréaliste. Il faut l'admettre, je suis dépassée par les événements.

La fumée crée un brouillard surprenant au-dessus de nos têtes, dans cette pièce contiguë, sorte de décor qui aurait pu être angélique et berçant dans d'autres conditions. Captivée par sa manufacture professionnelle de cigarettes artisanales, j'ai le temps d'observer la lumière étourdissante de son écran d'ordinateur dans le noir ambiant de la pièce. La vieille kitchenette parsemée de bouffe avariée impose des relents acides à mon œsophage. Le matelas décharné, à la mousse apparente, qui traîne derrière ce canapé trouvé aux puces de Clignancourt je suppose, contribue à m'inquiéter sur le propriétaire de cet endroit insécure. *Je ne savais pas que j'avais des amis clodos*, me dis-je avec ma dérision habituelle. Mais, à bien y réfléchir, c'est plutôt tendance. Quand je vais raconter cette histoire à Navy, elle n'en croira pas un mot. Je m'en « hystérise » d'avance. Après avoir contemplé l'endroit, j'émerge et reprends conscience que je suis en sous-vêtements devant un homme...

— Heu... dis-moi, où sont mes vêtements ? dis-je la voix tremblante de gêne.

— Ah oui tiens. Heu... Tu t'es dégueulée dessus. Je les ai déposés dans le lavabo de la salle de bain.

— Bien sûr, je comprends, c'est fun, dis-je pour détendre l'atmosphère assez lourde de ce silence parasité par le soufflement mécanique de son vieux PC.

Je suis crevée. J'aimerais me télétransmettre dans mon lit. En plus j'ai plein de devoirs pour les cours de demain, et même pas le permis de conduire pour accélérer mon retour à la maison. Navy a dû rentrer avec Rim et son beau Romuald. Pas la peine

de compter sur elle. J'entends le nouveau tube de Christophe Mae⁴ s'engouffrer comme une onde par la fenêtre entre ouverte, ça me réveille un peu.

— Bon c'est pas tout, je vais y aller...

— Aller où ? balbutie-t-il dans un long soupir, inspirant un sentiment de supériorité évident.

— Rentrer discrètement chez moi sans que mes parents ne se rendent compte que je suis partie, me mis-je à gindre, contente de mes prouesses immatures.

— Non. Tu vas passer la soirée gentiment avec moi, dit-il avec flegme, comme s'il ne cherchait même pas à obtenir mon approbation. La situation lui semble d'une logique qui coule de source et me coupe le souffle.

— Ben, c'est-à-dire que je ne veux pas t'encombrer, dis-je en parcourant du regard ce lieu cramoisi où je n'avais pas du tout envie de dormir. Rien à voir avec ma chambre bien rangée et parfumée par ma mère à chaque fois qu'elle y fait le ménage.

— Si, si. Mais je ne vois pas pourquoi tu discutes, je ne te laisse pas le choix, dit-il comme le dirlo pourrait me dire : « Une heure de colle, voilà tout Mademoiselle MARMON ! » avec son air empli d'évidences, du genre « je suis le suppléant de Dieu tout puissant, en personne ».

— Mais, tu déconnes, dis-je en croyant qu'il blague et en commençant à perdre patience.

— Écoute ma pauvre fille, si tu es là, c'est pour me satisfaire, et si tu ne le voulais pas, il ne fallait pas boire comme un trou dans cette boîte de débauchés à moitié décomposés par la connerie ambiante, et se laisser ensuite tripoter par le premier libidineux qui te propose une boisson aromatisée de toutes sortes de réjouissances hallucinogènes, me dit-il d'une traite,

4. Chanteur populaire de variété française actuelle.

l'air exacerbé, ses coudes appuyés sur ses genoux pour se mettre à mon niveau, ses yeux dénigrant les miens...

[...]

Coup de gueule

— Oui, met-la...

— Attends, pas comme ça, retourne toi.

— Aie, attention à mes cheveux !

— Désolé désolé, voilà comme ça.

— Plus fort, allez !

— Non, ça vient trop vite !

Ça rebondissait, gigotait et sautillait fiévreusement comme des petites bêtes affolées. Quel spectacle étrange, sans queue ni tête, tout détraqué voire même absurde. À eux deux, ils m'évoquaient et symbolisaient une sorte de bagarre brouillonne et inconfortable de pattes en l'air, de sommier qui grince, de coussins qui chutent et de têtes agitées aux cheveux fous.

Je voyais, consterné, dans l'entrebâillement de la porte, celle que j'aurais souhaité être ma maîtresse, se faire tringler par un de ses mecs. La queue entre les jambes, je préférerais m'enfuir loin, me coucher en chien de fusil comme pour retrouver le réconfort que je perdais à mesure de la voir se donner à d'autres. J'étais très exclusif autant que dépendant d'elle, d'où mon incapacité à m'en défaire. Mon fantasme le plus insensé

était d'une brave loyauté, à savoir n'avoir ma colocataire que pour moi, partager chaque acte insignifiant du quotidien à ses côtés : me promener en amoureux, me nicher contre elle, partager mon repas...

Je ne comprenais pas ce qu'elle leur trouvait de plus. J'étais un athlète averti à la musculature impressionnante, mise en valeur par une toison velue. Virile, ma mâchoire puissante et imposante les faisait toutes fondre, sans compter mon regard qu'on me disait empli de sérénité et de courage. Enfin bref, toutes ces choses que les filles aiment me semble-il. Un corps puissant et une âme rassurante pouvant être totalement dévoués à celle qui apprivoiserait mon cœur (d'artichaut). Mais, le deal entre elle et moi était tout autre. Si je voulais rester son colocataire, il me fallait être discret et étouffer toute éventuelle jalousie naissante. Raisonait encore dans ma tête ce fameux jour où elle m'avait adopté, alors que je n'avais plus de refuge après que mes parents m'aient foutu à la porte comme un bâtard.

« Si tu veux qu'on s'entende, il ne faut pas que tu sois encombrant ou collant avec moi. Je ne fais pas la cuisine, ni ton ménage. C'est clair ? »

Pour un grand gaillard sans éducation et maladroit comme moi, ce n'était pas vraiment gagné d'avance, mais j'ai fait des efforts. On peut dire qu'elle m'a dressé et que ça m'a plu. Elle m'a apporté des règles qui me permettent de canaliser mes ardeurs, celles qui avaient eu raison de moi lorsque mes parents m'ont jeté. J'aurais pu partir de chez elle une fois remis d'aplomb après la période difficile que j'ai vécue. Mais j'étais tellement bien auprès d'elle que pour rien au monde, je ne serais parti ! J'ai eu l'impression de vivre mon « puppy love »⁵ comme disent les Anglais. Quand elle faisait les gros yeux car je

5. Ou « amour chiot » : expression anglaise signifiant « premier amour ».

ne m'étais pas essuyé mes grosses paluches en entrant, ça me faisait rire, ça m'attendrissait. Certes, elle s'intéressait davantage à moi pour me donner des ordres que pour s'émouvoir de mon éloquence, mais qu'est ce qu'elle s'ennuierait si en ses soirs de solitude, je n'étais pas là à faire le pitre, me pavaner comme un idiot et la faire rire de mes gaucheries.

Seulement la solitude n'était pas son fort, ne sachant pas s'en accommoder. Deux, trois, quatre fois par semaines parfois, j'étais de trop dans l'appartement. Pendant que je dormais dans la pièce voisine, mes rêves s'éveillaient par les sonorités qu'elle produisait lorsqu'elle s'envoyait en l'air toujours si insatisfaite avec de nombreux étalons en tout genre. Dans ma somnolence, mes idées se brouillaient et j'imaginai alors que c'était moi qu'elle serrait fort contre elle. Quand elle finissait sa distraction frustrante et jetait son amant d'un soir à la porte, elle m'emmenait me balader dans la nuit pour mieux piailler sur cet énième « porc » comme elle aimait à les appeler. Je la suivais gentiment, muselant mes pensées pour ne pas la contrarier davantage, même si je n'en pensais pas moins. Que j'étais fidèle pour un simple pote, là où elle ne m'avait offert qu'une fois, une médaille de pacotille à mon nom, j'étais prêt à tout pour elle et elle en jouait... Même à des kilomètres, je pouvais la sentir près de moi et lorsqu'elle allait mal, sans un mot je comprenais et accourais lui porter secours. Elle était ma seule famille, je lui aurais donné ma vie. Pourquoi n'écoutait-elle pas ma plainte amoureuse ? Pourquoi était-elle si insensible à moi ?

[...]

Une plastique de rêve

Qu'il est chanceux, lui, ce pouilleux, d'avoir une telle créature de rêve à son service. Au foyer, tous les résidents l'envient. Ce pauvre Charles bave de larges filets de salives humidifiant tout son bavoir à chaque repas. Les os de ce gentil et maigrelet Charles dessinent d'angles et de pointes son corps, là où la graisse a été avare avec lui, au même titre que la vie. Ce brave Charles, au regard et à la bouche qui sourient envers et contre tout, est à la fois attendrissant et apitoyant. Son handicap fait de lui un agréable légume qui se marie bien au goût des autres résidents pour émulsionner ce foyer d'adultes handicapés, en une véritable soupe de primeur. Ici, la vie s'est arrêtée pour permettre aux résidents de vivre hors du temps, en sécurité. Jours et nuits, les professionnels se succèdent et se relaient, bougeant, stimulant, communicant, réveillant les résidents autant que possible. Nous avons besoin de les sentir en vie car encore moins qu'eux, nous n'acceptons leur état de santé. Nous essayons de leur donner un semblant de normalité et de leur apporter une forme humaine, en espérant vainement estomper leur maladie pour nous rassurer. Chaque journée est rythmée par l'enchaînement des activités d'occupation auxquelles sont intercalés les repas collectifs et les moments de repos. Des chambres, à la salle de balnéothérapie en passant par le potager

pédagogique, les résidents font semblants d'exister et quand ils esquissent un sourire ou quelconque rictus de joie apparenté, nous avons l'impression d'avoir servi à quelque chose. Dans ce décor de douce aliénation, les bras en tombent aux résidents sauf à ceux qui en sont déjà dépourvus, à l'idée que c'est ce même Charles qui partage son lit médicalisé avec cette véritable fée. Charles attise la jalousie et l'espoir chez ses camarades qui se galvanisent de flashes et de poses érotiques quand ils s'imaginent à sa place. Charles est réservé quant à sa vie sexuelle, il ne se vante pas de cette passion amoureuse qui pourtant aurait pu revaloriser son blason vis-à-vis des autres résidents.

Tout a commencé deux semaines auparavant, quand Charles revenait, accompagné de ses parents, d'un week-end passé en famille. Il s'est rendu tout sourire dans l'office des éducateurs, pressé de nous annoncer l'incroyable nouvelle :

— KINDEIII, nous a-t-il plus ou moins bafouillé avec des sons gutturaux.

— Lundi ? Tout à fait Charles, tu commences à te repérer dans le temps, c'est bien, lui ai-je dit avec beaucoup d'entrain comme on le fait pour féliciter un chiot d'avoir réussi à donner la patte.

— NANANNN... gémit-il pour m'informer que j'allais en erreur dans mon interprétation de son jargon.

— KINDI, reprit-il en me pointant du doigt sa mère qui faisait visiter à une jeune femme, la chambre de son fils.

— Ah ! Cindy ? C'est ta copine ? dis-je sur un ton humoristique, ne pouvant concevoir une telle union.

— IHIIHIIIIIIH, me dit-il tout excité, les yeux écarquillés et le bout des doigts tapotant son torse.

— Et la marmotte met le chocolat dans le papier d'aluminium ! lui ai-je lancé. Quand on travaille dans ce type d'établissement, il faut

faire preuve d'humour et de détachement pour mieux supporter la déchéance humaine.

Il m'a souri poliment pour ne pas me vexer de ne pas avoir compris ma blague.

Charles, ne quittant plus son expression de dadais débonnaire, a dit au revoir à ses parents avec une reconnaissance plus prononcée qu'à l'accoutumée. Au moment de rejoindre la sortie de l'établissement, les parents de Charles ont timidement chuchoté à ma collègue quelques mots en indiquant la chambre de leur fils. Dans la proximité physique improbable qu'ils entretenaient avec elle à cet instant, j'ai compris qu'ils lui confiaient un secret concernant cette fameuse Cindy. Il fallait se rendre à l'évidence, l'infirmier de Charles, avec toute la tendresse infantile qu'il dégage, était aussi un jeune homme en pleine découverte de son corps.

Nous avons été assez stupéfaits de rencontrer cette femme attirante qui nous permit de découvrir Charles sous un angle que l'on aurait jamais imaginé. En effet, les gens normaux ont tendance à trouver inconcevable que les personnes handicapées, qui plus est vulnérables sur le plan intellectuel, puissent avoir une sexualité. Ils aimeraient même pouvoir les en empêcher tant les imaginer forniquer les renvoie à une infâme réalité. Le handicap prive nos résidents de jouir d'une vie normale, d'une vie sans traitement médicamenteux, d'une vie sans fauteuil roulant, d'une vie sans opération douloureuse, d'une vie sans difformité physique. En contrepartie, il leur offre une vie d'attente, d'ennui et d'incapacité, enfermés entre quatre murs colorés du foyer pour mieux masquer la misère et apporter un peu de gaîté à leur tête d'ahuri. Quand on ne peut ni lire, ni écrire, ni dire, ni réfléchir, que reste-il si ce n'est les plaisirs basiques et instinctifs de la vie : manger, dormir, baiser ? La sexualité est un droit primordial mais trop peu respecté lorsqu'elle concerne des personnes handicapées. C'est ce que nous a appris Charles et c'est pourquoi j'aime à penser que

Charles, avec son QI de nouveau-né, prend son pied avec sa Cindy. D'ailleurs je n'en doute pas une seconde : un mètre soixante dix et cinquante kilos de rêve qu'il balade auprès de lui dans les locaux du foyer : il y a de quoi être fier. Cindy, jeune femme d'une vingtaine d'année, a de commun avec Charles son niveau intellectuel, sans quoi, tout les sépare. Son visage de poupée si clément est une vraie torture qu'elle inflige au quotidien tant il inspire aux résidents toutes les obscénités répertoriées ou non. Timide, elle reste dans la chambre de Charles pendant des heures sans éprouver l'ennui. Charles sort sa jolie princesse de temps en temps pour agrémenter les fantasmes de ses camarades, qui à sa vue, quittent aussitôt leur léthargie. Sa présence hypnotise les regards quand, installée dans le fauteuil du salon commun, elle offre à découvrir encore et encore l'harmonie de ses formes. Tout en elle appelle à la débauche, l'infime morceau de dentelle qui dépasse de sa jupe en jean, le laçage serré de sa sandale contre son pied délicat, la naissance de ses seins qui se dévoile et s'éclipse à mesure qu'elle se dandine dans son chemisier. Ce sont autant de détails futiles qui transforment l'atmosphère mortifère du foyer en décor de films de cul glauques. Quand bien même nous nous sentons parfois à la limite de la pornographie, nous sommes heureux en qualités d'éducateurs que Charles puissent vivre cette sorte de rêve érotique éveillé...

[...]

Sommeille en eux

ce qui m'éveille à moi

...ou les confessions intimes d'une nymphette...

Certains respirent pour vivre telle une évidence ou une obligation qui s'impose à eux comme un préalable à l'existence. Avant toute autre chose, j'ai besoin de sentir battre le désir dans le regard des hommes pour ne pas succomber. L'air nécessaire à ma survie en ce bas monde phallogocentrique, je l'inspire des vices qui émanent du trop-plein de testostérones animant mes congénères. À chaque offre d'emploi, je prie pour que le chef de service soit un homme. À chaque nouveau mec dans ma vie, j'espère qu'il n'ait que des frères. Seule la présence masculine peut me rassurer, m'apaiser, et malgré l'aspect vicieux, salace et souvent intéressé de ces rencontres – qui, sous le signe de l'amitié, voilent un caractère sexuel si prévisible –, elles provoquent toujours autant d'allégresse en moi.

Les psychologues de bistros pourraient me dire que l'absence de mon propre père a provoqué mon besoin irrémédiable de

l'acquiescement masculin à mon égard, sans quoi avorte mon éventuelle confiance en moi. Soi-disant j'ai besoin de séduire le père qui ne m'a pas reconnue. Ma moitié de masculin me manque, là où elle aurait dû me faire naître. L'épaule masculine qui aurait dû m'appuyer à chaque instant de ma vie me fait redoutablement défaut. D'autres relaxologues pourraient m'expliquer qu'il me manque la part de *yang* nécessaire à la construction équilibrée de mon être, qui pour l'instant est morte dans l'œuf. Le cadre, la sécurité, la structure indispensables à mon épanouissement ont été bafoués par le mort-né qu'est ce père, que je n'ai jamais eu.

Voilà tout, je suis une sorte d'estropiée du père qui, pour compenser, s'est transformée en protubérance de la mère. Je suis totalement *ying* comme si l'on m'avait interdit le *yang* pendant cette enfance sans père, seule avec ma mère dépressive et larmoyante. Voilà ce qui fait de moi à ce jour un cœur qui bat à mesure de l'intérêt que me porte tout homme, même s'il peut se révéler bouseux, sidéen ou inculte. J'ai grandi avec Philippe des 2be³ en poster, Leonardo Dicaprio⁷ à l'écran et Roméo⁸ sur le papier. Dès mon plus jeune âge, je me suis fourvoyée à tenter de trouver celui qui pourrait faire office de *yang* dans cette inondation de *ying* que j'étais. De flirts en petits copains d'un soir ou fiancés foireux, j'ai découvert vainement les morceaux qui manquaient à ma construction. Comme un puits sans fond, mes carences à caractère phallique m'ont poussée à l'addiction, de sorte que jour après jour, je n'arrive à vivre que si veille incessamment leur regard pervers sur moi.

En attendant la thérapie, je suis à la conquête perpétuelle d'attentions masculines qui me matent avec cette discrétion ratée, contribuant à leur réputation de connards. Amputée de

6. Membre d'un *boys band* des années 1990.

7. Acteur principal du film « Titanic ».

8. En référence au personnage de Roméo dans la romance passionnelle de Shakespeare « Roméo et Juliette ».

ma part d'homme qui aurait dû me rendre femme, plus les attributs masculins sont exacerbés, exorbités et caricaturés, plus j'ai l'impression de bander. Combien de fois, me suis-je surprise à qualifier de bander ma manière de mouiller, tant mes envies sont de l'acabit d'un homme, en leur violence et pulsions tyranniques ?

Plus ils sont obsédés, plus ça affole mon excitation.

Plus ils se montrent lourds, plus ça confirme ma valeur.

Plus ils manquent de discrétion, plus ça me déborde.

Plus leur carrure contraste avec la mienne, plus j'existe.

Plus leur visage mal rasé pique, plus ça m'émoustille.

Plus ils sont « grande gueule », plus je me sens chanceler.

Plus leur voix vibre dans leur carotide, plus je trouve mon oxygène.

Plus leur maturité les rend virils, plus je m'accepte féminine.

Plus je lève la tête pour rencontrer leurs yeux, plus j'aime à vivre.

Je ne rêve que d'une chose, leur dire :

« Que tes mains sont grosses » et qu'ils me répondent « C'est pour mieux te toucher ma petite » ; « Que tu es grand » pour entendre en retour « C'est pour mieux te serrer ma tendre » ; ou encore « Que ta voix est grave et rocailleuse » pour que résonne « C'est pour mieux t'ordonner » ; mais aussi « Que ton regard est apeurant » pour qu'ils invoquent « C'est pour mieux t'hypnotiser » ; et enfin « Que tu es fort » pour qu'ils m'achèvent en un « C'est pour mieux te violer ».

D'amour de l'homme en obsession du sexe, j'ébauche ma débauche. Que ce soit en tête à tête ou en jambe en l'air, aussi bien cul et chemise qu'en serrant les coudes, même le cul entre deux chaises ou encore la tête dans le cul, bras dessus-bras

dessous et main dans la main, j'aime partager avec ces hommes tout ce que de sexuel peuvent avoir nos corps à corps.

Je suis dans une sorte d'hymne immaculé à l'homme, perfusée au besoin de voir des épaules musclées, des veines paroxysmiques et des voix enveloppantes m'enrober. Celui qui bave en me regardant et ose échapper quelques propositions indécentes et connotations du regard sans pour autant me dire clairement ses fins est mon Dieu en personne. Celui qui, maladroit, est surpris en flagrant délit par ses potes quand il me dévisage et peine à cacher ses envies est une idole que je vénère. Si, demain, je vis encore, c'est uniquement pour croiser l'envie grandissante que je peux susciter en mon garagiste, kiné ou voisin excités par ma présence. Peu importe finalement.

[...]

Hymne à ceux qui butinent libres

Nous nous sommes garés dans le silence de la nuit. Ni un chat dans les ruelles, ni un passant noctambule aux alentours de la place du village, ne vint violer le calme ambiant. Accompagnés d'un mouvement de hanche à chaque pas, seuls mes talons aiguilles foulant le sol avec la sensualité qui les caractérise alertèrent les oiseux de nuits de notre venue. Avec le peu de discrétion qu'il nous restait, nous avons fait quelques enjambées pour franchir ce porche médiéval et traverser la cour pavée, jusqu'à s'approcher du hall d'entrée. Nous avons monté tous deux les étroits escaliers de cette vieille bâtisse provinciale. Nos pieds, tels des pattes de félin sur les marches, tentaient d'être discrets pour que de notre passage il ne subsiste de trace, si ce n'est dans notre jardin secret. Cette demeure de charme au cachet ancien, avec ces vieilles tapisseries à chaque palier du colimaçon, connotait l'introduction de notre virée avec des touches de sensualité. À chaque étage que nous gravissions, je te sentais derrière moi, poser tes yeux là où je t'accorde le droit. Mais, partagerions-nous ce droit ? Bien que l'envie nous habite, arriverions-nous à nous abandonner au libertinage ?

Au seuil de la porte comme au bord d'une frontière vers un nouvel univers, chaque seconde était mêlée du poids des choix

et des pulsions d'émoi. À l'approche de nos vingt-cinq ans réciproques, ce monde se présentant à nous se caractérisait sous le trait de la liberté. Tout y était permis, car si la liberté s'arrête là où commence celle des autres, celle que l'on trouve ici n'a ni de début, ni de fin. En guise de passeport, il suffit d'être des adultes consentants. Ici, rien ne s'achète, tout se partage. Le contrat moral qui lie tous ceux qui y élisent domicile, c'est d'aimer vivre dans la simplicité : manger, boire, aimer, baiser ; à la différence que tout y est poussé à son extrême perfection. Si l'on mange, c'est pour l'extase des papilles et non pour la nécessité de survivre. Si l'on boit, c'est pour la volupté des bulles de champagne, non pour le besoin de s'hydrater. Si l'on aime, c'est pour être passionné et pas seulement réconforté ou « narcissisé ». Si l'on baise, c'est pour jouir avec tous nos sens, aucunement pour se reproduire.

J'ai engouffré mes yeux dans les tiens, cherchant ton acquiescement introuvable, toi, celui à qui je voue ma vie. Je t'ai murmuré que « quoi qu'il arrive, tout en moi est à toi, tout de toi me rend moi, sans toi je ne suis rien ». J'ai pris ta main dans la mienne comme pour nous unir. Prête à nous embarquer dans une nouvelle dimension, j'ai effleuré la sonnette sans conviction aucune mais avec une excitation commune. Sans attendre, William a ouvert la porte d'un mouvement franc. Ses yeux étaient ceux du désir, son sourire était celui de la tendresse. Linda s'approcha juste derrière lui, avec un peu d'inquiétude aux abords qu'elle masquait par les pulsions qui l'émoustaillaient. Nous étions tout sourire, Dim et moi, mais figés, découvrant ceux que nous avions longuement désirés avant de cheminer jusqu'ici. Nous nous sommes nous quatre accolés chaleureusement les uns aux autres avant d'entrer là où tout allait commencer.

À l'intérieur, se ravissaient des couleurs qui excitent, s'insinuaient des odeurs qui invitent, s'offraient des saveurs qui suscitent et mon cœur palpitait d'autant. Tu étais là, l'air apaisé, l'air d'apprécier. Ce que d'Homme il y a, tout était là. Toute

l'Humanité était présente dans ce petit F2. L'amour, le respect, le don, l'harmonie, la tendresse s'étaient donné rendez-vous, ce 20 décembre 2012, veille de fin du monde paraît-il, dans ce petit appartement, des tréfonds de notre province. Loin de tout ce que la ville nous pollue de la tête aux pieds, nous nous étions accordés un temps mort des plus vivants. Sur un ton d'une ironie sans prétention, nous nous étions dit qu'après ça, nous pourrions bien mourir de toute façon ! Alors jouissons avant que la fin du monde ait raison de nous. Main dans la main, nous allions franchir un cap, faisant du lendemain le premier jour du reste de nos vies⁹ ou l'unique jour du reste de celle-ci... Si nous étions là, c'était pour moi. Si tu avais bien voulu venir jusqu'ici, c'était un cadeau qui me laissait sans voix.

Les lumières de Noël scintillaient aux fenêtres de chaque voisin. La voix de Norah Jones¹⁰ chuchotait langoureusement dans les enceintes. Posé sur la table basse, un apéro dînatoire de légers et fins mets nous attendait. De délicats tissus de satin et velours habillaient le canapé et ses fauteuils assortis. La ribambelle de bougies parsemées avec harmonie et goût dans la pièce réchauffait l'atmosphère, et toutes ses petites flammes se balançaient au rythme de l'air environnant, dessinant des ombres sur les murs. Les couleurs de l'orangé au violacé éveillaient l'esprit de boudoir baroque du salon. Ce petit appartement si confiné nous offrait l'intimité qui nous mit à l'aise pour engager les ébats. Nous avons complimenté l'endroit à nos hôtes, appréciant l'entrain qu'ils avaient mis à vouloir nous faire plaisir. Tous quatre nous nous observions avec envie, les yeux rieurs. N'osant prendre d'initiative, une fois dévêtus de nos appareils d'hiver, ils ont entamé la partie :

— Installez vous, ont-il dit en écholalie, suivant des yeux le canapé aux formes arrondies.

9. En référence au film de Zabou Breitman, intitulé ainsi.

10. Chanteuse de folk/blues.

— Oui, mettons-nous à l'aise.

— Une coupe de champagne ?

— Avec plaisir, répondîmes-nous timidement.

Nous étions comme quatre amoureux qui voulaient se séduire et s'apporter satisfaction. Nos quatre flûtes se sont entrechoquées en un « tchin-tchin » prédisant des rapprochements charnels. Tous quatre installés dans deux canapés qui se faisaient face autour de la table, les regards se baladaient et s'apprivoisaient. Nous n'arrêtons pas de nous remplir du corps de l'autre en façonnant des yeux chacune de ses parcelles, sans parvenir à nous rendre discrets. Nous ne nous jugions pas, nous nous adorions tendrement et aussi simplement que nous respirions.

[...]

Le refuge

Dimanche 15 août, quatorze heures, un soleil de plomb, un réseau de bus proche du néant. La ville profite d'une sieste estivale. Le temps semble en suspend. Un ruisseau de sueur colle mes cheveux à ma nuque et roule entre mes omoplates pour se déverser sur mes hanches et rejoindre la fente de mes fesses. Je me sens sale, imbibée de ma transpiration que je partage avec les autres passagers de l'autobus. Je sors à l'arrêt Condorcet face à la cité Zola et à chaque pas, je m'alourdis un peu plus par le poids de cette chaleur caniculaire. Il faut du courage pour sortir en ce jour, rejoindre le refuge. Mais j'ai toujours eu la rage contre l'humanité entière, elle m'anime, me fait tenir en vie. Arrivée sur le terrain vague, à l'écart du reste du monde, je sonne à la porte blindée rouge orangée de rouille de ce refuge, fait de ruine, de rien mais d'amour. Au retentissement de la sonnette, toutes les voix des mal-aimés, attendant qu'on vienne les sortir de là, rappellent au monde comateux qu'elles existent. En chœur, en canon et en stéréo, les voix se déchaînent, tantôt roques, tantôt stridentes et toujours passionnées de la cinquantaine de bâtards qui se meurent au refuge.

Quelqu'un m'ouvre la porte qui grince en un râle assourdissant. La main droite plaquant la lourde porte contre le mur et l'autre sur la hanche comme pour me barrer le passage, j'aperçois dans ses yeux un regard d'homme comme je n'en ai encore jamais vu :

— Bonjour, les visites, c'est à partir de quinze heures, m'énonce froidement sa bouche sans jamais me quitter de son regard perçant.

— Non, je suis bénévole, lance-je, dépitée de prendre conscience une énième fois de l'organisation merdique de ce refuge, qui n'a jamais été foutu de tenir un planning à jour et savoir que je viens aujourd'hui.

— Ah tu es bénévole ? s'exclame sa voix, l'air plus décontracté tout à coup et m'invitant à entrer.

— Non, tu crois ? dis-je ironiquement et désabusée. Ça le fait sourire et plisser des yeux.

— Bon ben je te laisse te préparer, je vais au chenil du fond ramasser la merde. On n'est que cinq aujourd'hui, il y a du taf, me targue cet être dont la face ne me revient pas et tant mieux, car déjà dos à moi, il se dirige vers les enclos.

J'ai jeté un « bonjour » de la main à Magali qui s'occupe des rations de croquettes et suis partie déposer mon sac dans l'office pour être plus à l'aise. Comme à chaque fois que je viens au refuge, je suis en mode *grunge* avec mon jean d'ado troué et mon vieux débardeur délavé. Le tout me donne néanmoins un look plutôt sexy, offrant à voir de parts et d'autres des parcelles de ma chair dans les éraflures de mon accoutrement débraillé. Mes seins, avec l'impudeur de leur jeunesse, n'ont que faire d'être dévisagés là où les bouts de mes cuisses qui s'offrent à l'endroit où mon jean a craqué, sont autant d'attraits dont les chiens ne profiteront pas. Bien qu'accoutrée sans coquetterie et poisseuse de sueur séchée, je me sens féminine à mourir et prête à faire chavirer celui qui voudra. Certes asociale, je ne suis

pas moins demandeuse d'un peu d'affection à l'image des cabots qui m'entourent. En ce pénible jour où le temps se fait lourd rendant chaque action harassante, je me serais bien accordée des réjouissances plus érotiques que d'être ici. Cependant, les sacs à puces ont besoin de moi là où les hommes devront m'attendre. Enfin, un pénis bien dur et déterminé à me faire jouir ne serait tout de même pas de refus...

Comme un rituel bien encré, je file parader dans tous les enclos, saluer mes petits préférés. En leur altérité, je me retrouve. Ils sont ma famille et plus ils respirent la différence, plus je me sens proche d'eux. J'aperçois Éros, le rottweiler qui tient son nom de sa musculature d'apollon et de son caractère de dominateur sexuel. Je caresse Bingo, le cavalier king Charles croisé caniche, qui sans aucun doute a tiré le gros lot quand il est devenu cobaye d'une grande marque de cosmétiques. Je gratouille Rocky, le pitbull qui s'est battu jour et nuit pour être encore en vie aujourd'hui et malgré les combats de chiens dont il a fait l'objet.

Sans famille, sans amour, sans chaleur, fruits d'avortements ratés, vilains petits canards abandonnés, éclopés boiteux, vieux jetés à l'hospice, leurs yeux cherchent de l'attention partout où elle pourrait naître, leur corps tremblent d'insécurité en quête d'une place dans un cœur. Ils ont été trompés mais sont prêts à aimer encore, attendant le trépas entre ces murs bétonnés comme pour mieux les préparer à l'au-delà. Les odeurs de pisses se mélangent et décolorent voire attaquent les portes en ferrailles. Chaque visage strié par les grillages qui les séparent de la liberté arbore sa plainte quand des visiteurs daignent venir leur donner l'espoir d'une autre vie, ailleurs, autrement. Des créatures de Dieu ou bien des suppôts de Satan, peu importe, ils ont un cœur qui attend un maître. Lancée dans mes pensées anarchiques de haine contre l'Homme et d'amour pour la marginalité, ces paroles me sortent de mon monologue intérieur :

— On n'a pas fait connaissance : moi, c'est Fred ! Enfin tout le monde m'appelle Freddy, se présente l'autre, le seau de merde à la main.

— Ouais, Zoé, dis-je en lui faisant une pseudo révérence, relevant ma poitrine et la frappant de la paume de la main pour mieux me foutre de sa gueule.

Freddy s'apprête d'un petit rictus en coin laissant apparaître sa fossette du genre « toi, tu ne vas pas t'en sortir comme ça, attends de voir ce que je te prépare ». Le jeu de séduction est amorcé semble-t-il. Mais cet air sûr de lui et ce regard d'homme ne m'inspirent pas confiance. Ce que j'appelle « un regard d'homme », c'est quand on me dévisage avec un désir sexuel évident et assumé pour mieux m'avertir avec l'ego démesuré d'un homme : « Toi, tu vas passer à la casserole ». Ce genre de comportement m'énerve au plus haut point. C'est à cet instant que je me suis dit que « Freddy la fiotte » allait être un surnom qui lui irait à ravir !

[...]

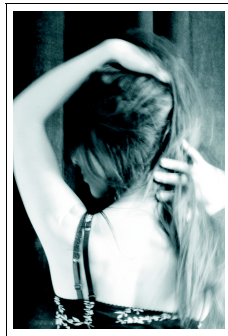
Épilogue :

Peau cédée

[...]

Fin de l'extrait

À propos de l'auteur



C'est sa différence qui a modelé Stella TANAGRA telle qu'elle est : étrangère à toutes les convenances et conventions ; montrée du doigt comme un monstre excitant l'avidité de chacun.

Dans ce parcours tourmenté, il n'y eut pas de place pour accueillir ce spécimen. Pendant cette dizaine d'années, de ses quinze ans à ce jour, ses seules échappatoires ont été de vivre secrètement ses débordements des normes et de trouver refuge dans l'écriture.

Oser « être » sans « devoir paraître » est une ligne d'écriture profondément ancrée en elle, telle une scarification sur sa peau...

« Sexe cité » est son premier ouvrage, délicieux mélange entre sensualité féminine, bestialité masculine et prose soignée.

Dans la même collection

« *Jardins secrets* »

« Soumise, vous avez dit soumise ? », Marie Godard, 2015.

« Cinq jours, quatre nuits », Marie Godard, 2014.

« Histoires inconvenantes », Nicolas Marssac. 2013.

« Histoires de femmes », Marie Godard. 2013.